

Une enquête sur l'industrialisation de la province de Québec : Schefferville

Philippe Garigue

Volume 33, numéro 3, octobre–décembre 1957

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1001257ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1001257ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garigue, P. (1957). Une enquête sur l'industrialisation de la province de Québec : Schefferville. *L'Actualité économique*, 33(3), 419–436.
<https://doi.org/10.7202/1001257ar>

Une enquête sur l'industrialisation de la province de Québec : Schefferville¹

Les effets de l'industrialisation de la province de Québec sur les caractères sociologiques de la population sont très étudiés depuis quelque temps. Des querelles ont éclaté entre sociologues aussi bien qu'entre historiens, où l'étude de monographies régionales joue un rôle considérable. On se souviendra sans doute de la critique de la monographie de Saint-Justin de Léon Gérin par Philippe Garigue. Le même auteur présente ici une monographie d'ordre sociologique d'une ville nouvelle apparue avec l'exploitation du minerai de fer de l'Ungava.

Depuis longtemps le problème de l'industrialisation intéresse les sciences sociales. Il a été examiné par les économistes, les historiens, les sociologues, et beaucoup d'autres. Ils ont établi que l'industrialisation est une des grandes périodes de l'histoire humaine — la période entre les sociétés dites primitives, archaïques, paysannes, et le monde atomique de demain. Mais le concept d'industrialisation n'est pas seulement utilisé dans l'analyse historique suivant l'idée que l'introduction des techniques industrielles est responsable d'une transformation, ou d'une modification des relations sociales, équivalente à une révolution. Le concept de l'industrialisation est aussi utilisé dans l'analyse fonctionnelle, comme synonyme de l'idée de re-structuration, suivant le critère que l'introduction des techniques industrielles aboutit à une transformation des rapports fonctionnels dans un système social donné.

Le plus souvent, les deux usages sont confondus dans une seule analyse, et l'industrialisation est présentée comme étant à la fois

1. Cet article a d'abord été présenté au Congrès de l'ACFAS en novembre 1957.

la cause du passage d'un stade historique à un autre, et d'une transformation fonctionnelle. L'ampleur du concept, la variété des usages, et souvent le manque de connaissances empiriques pour en préciser la définition, ont fait que, malgré le fait que le terme soit d'usage courant parmi les spécialistes des sciences sociales, peu sont d'accord sur son sens exact. Simplifiant légèrement les différences entre les divers usages, on trouve, par exemple, qu'il est présenté, dans certaines études, comme l'équivalent d'une loi sociale, valable pour toutes sociétés humaines, quelles que puissent être leurs différences de structure ou de valeurs culturelles¹. L'usage des techniques industrielles, le développement de la mentalité requise pour cet usage, la recherche du progrès technique comme ayant une valeur par elle-même, sont présentés comme des choses ayant leurs dynamismes propres. Par exemple, une récente étude sur l'industrialisation la définissait comme étant le processus suivant²:

«Dans toutes les régions qui s'industrialisent, on assiste à un certain nombre de transformations, qui dans les grandes lignes sont les mêmes: exode des populations rurales vers les villes; accroissement des populations urbaines, marqué, en premier temps, par la prédominance, d'une part des jeunes générations, d'autre part de l'élément masculin; le surpeuplement des villes et le développement des taudis, naissance d'une classe ouvrière caractérisée par des attitudes et des problèmes déterminés, enfin la formation de types nouveaux d'associations.»

Il est à remarquer que la fusion des analyses synchronique et diachronique dans une même présentation permet la description du processus de l'industrialisation comme, d'un côté, multipliant le rendement du travail humain et mettant les hommes, en temps de paix, à l'abri du besoin et leur donnant un niveau de vie plus élevé, et, de l'autre côté, comme ayant pour corollaire la désintégration de la société dans laquelle elle se développe³.

Cet usage du concept souligne le fait que la cause de cette désintégration tient au mécanisme même du progrès technique:

1. D. C. Miller, «Theories of social change», *Technology and Social Change*, New-York, 1957, pp. 72-103.

2. UNESCO, *Aspects sociaux de l'industrialisation et de l'urbanisation de l'Afrique au sud du Sahara*, Paris, 1956.

3. Voir les différentes publications de l'UNESCO sur l'évolution technique et les tensions sociales, notamment, *Le progrès technique et l'intégration sociale*, Paris, 1953; et *Sociétés, traditions et technologie*, Paris, 1953.

la division du travail. L'explication précise que le progrès technique demandant une division du travail de plus en plus élaborée, elle fait plus ou moins rapidement éclater le système des relations sociales traditionnelles dans une société. Les études utilisant ce concept font, explicitement ou implicitement, une corrélation entre la forme de la division du travail et l'état des relations sociales. De cette prémisse découle la conclusion que l'inévitable accélération du progrès technique provoque des instabilités en raison de la rapidité des changements dans la division du travail, et donc, une désintégration de plus en plus rapide de la société. Le rythme accéléré des inventions résulte en une permanence de l'état de désintégration, ou d'anomie, pour utiliser l'expression de Durkheim¹. L'hypothèse principale qui préside à ces études souligne le fait que si l'industrialisation offre la possibilité d'une amélioration du standard de vie, l'accélération technique provoque une instabilité chronique qui nuit à l'établissement d'une société stable bien intégrée autour de valeurs traditionnelles. Il a été dit que la société industrielle ne peut être qu'individualiste, et selon son degré de développement technique, inévitablement atomistique. Cet usage du concept souligne le drame de l'éclatement des relations sociales traditionnelles sous la pression du développement industriel. On pourrait qualifier de pessimistes les hypothèses qui dérivent de cette présentation de l'industrialisation.

À l'opposé de ce genre de présentation, il y a l'usage d'un concept d'industrialisation qui conteste la présence d'une corrélation constante entre la division du travail et l'état d'intégration sociale d'une société. Se servant de l'idée d'autonomie fonctionnelle, plusieurs études ont tenu à faire ressortir que le progrès technique et les valeurs culturelles sont des variables autonomes et qu'il est illusoire de supposer l'existence d'une corrélation constante entre les formes de la division du travail et l'état des relations sociales. Non seulement l'hypothèse du *cultural lag* est dite un non-sens sociologique, mais la théorie qui postule cette corrélation, ou un décalage constant entre techniques et valeurs, est dite basée sur un évolutionisme naïf du genre Herbert Spencer ou Durkheim,

1. E. Durkheim, *Le suicide*, Paris, 1912, pp. 282-288.

ou d'un historicisme comme le marxisme qui voit dans le futur une apothéose technique avec un homme demi-dieu¹.

Reprenant la théorie de Durkheim, selon laquelle l'état d'intégration sociale serait l'essence même de la division du travail, maints auteurs ont su montrer que pareille théorie n'a aucune réalité empirique². Leur conclusion est qu'il est faux de parler de l'évolution de la société humaine d'un stade de solidarité «mécanique» à un stade de solidarité «organique». Ils ajoutent, de plus, que les sources les plus importantes de l'intégration sociale n'ont rien à voir avec la division du travail, mais sont localisées dans les valeurs culturelles telles que la religion, les idéals politiques, les mythes ethniques, la conscience de classe, etc. . . Dérivant leur hypothèse principale du fait qu'aucune société ne possède une corrélation complète entre toutes ses activités, et que même dans la conception du fait social se trouve une certaine hypostase qui remplace la réalité, ils rejettent l'idée que l'industrialisation soit une loi universelle. Comme ils le font remarquer, chaque action, chaque pensée, chaque situation existe suivant des proportions variées d'autonomie, qui les rendent uniques. Non seulement l'autonomie de l'acte est devenue pour eux une donnée expérimentale, mais l'idée de liberté humaine est conçue comme étant un fait sociologique³.

Notre étude sur l'industrialisation de Schefferville pose donc au point de départ le problème des hypothèses à utiliser dans la recherche. Pour remédier à ceci, un double effort a été fait. Tout en tenant compte du fait que le débat théorique couvre divers aspects du processus d'industrialisation, une seule hypothèse a été choisie pour être examinée en détail. En raison de la variété des hypothèses émises sur l'industrialisation, nous sommes obligés d'adopter une attitude critique envers elles. Comme l'a démontré Karl Popper, la recherche de faits qui confirment une théorie a

1. Une des formulations de ce mode de pensée qui a obtenu une grande influence est celle de Charles Morazé. Voir son livre sur *La France bourgeoise*, Paris, 1946; et spécialement son *Essai sur la civilisation d'Occident*, Paris, 1950.

2. Voir aussi la très intéressante étude de Alain Touraine, *L'évolution du travail ouvrier aux usines Renault*, Paris, 1955. À la page 181, l'auteur donne cette conclusion: «l'établissement du milieu technique, loin de signifier la dominance des faits techniques et leur autonomie, . . . supprime cette autonomie . . . et soumet entièrement la signification du travail à ses conditions sociales».

3. Voir la discussion de ce problème par Georges Gurvitch, dans *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, 1957, vol. I, pp. 206-226.

3. G. Gurvitch, *Déterminismes sociaux et liberté humaine*, Paris, 1955; et P. Vendryes, *Déterminisme et autonomie*, Paris, 1956.

très peu de signification si nous n'avons pas essayé, d'abord, de découvrir des faits qui réfutent cette théorie. Toute vérification d'une hypothèse doit être interprétée comme un effort pour la démentir ou au moins en montrer ses faiblesses¹. Pour cette raison, notre recherche a été agencée de manière à localiser les faits qui peuvent réfuter l'hypothèse que l'industrialisation a pour corollaire la désintégration de la société dans laquelle elle se développe.

Notre recherche n'est pas une étude monographique sur tous les aspects de la vie à Schefferville, et les analyses géographiques, démographiques et économiques n'y sont pas représentées. Elle est essentiellement un essai d'interprétation d'un seul fait social, celui de l'intégration. La recherche fut faite pendant l'été de 1957, en se servant des techniques de recherches développées par les anthropologues. Elle consista en 50 entrevues structurées et 150 entrevues non structurées, complétées par diverses observations et la participation à un certain nombre d'activités. Pendant une partie de son séjour, l'auteur habita avec les mineurs dans un des dortoirs de la Compagnie et prit ses repas dans le même réfectoire. En raison du genre de vie mené par l'auteur, il ne fut pas possible de procéder à un échantillonnage des entrevues, et certaines conclusions sont donc sujettes à caution quant à leur généralité. Il semble, toutefois, qu'un nombre suffisant de faits ont été examinés pour valider les données qui sont offertes. Certaines hypothèses de travail ont été choisies comme étant d'une importance critique pour l'étude de l'intégration sociale, et c'est sur elles que les questions posées ont porté. Ces hypothèses ont été groupées en trois catégories:

- 1) de quelle manière les individus s'adaptent-ils à Schefferville?
- 2) quelles sont les valeurs communautaires les plus importantes?
- 3) quelles sont les sources de conflits et de tension dans les relations sociales à Schefferville?

* * *

Schefferville est la première ville minière du Nouveau-Québec tant par la date de sa formation que par le chiffre de sa population. Au moment de l'enquête, cette région comptait plus de 3,000

1. K. Popper, *Misère de l'historicisme*, Paris, 1956.

personnes, dont près des trois cinquièmes étaient Canadiens français et le reste, en proportions presque égales, Canadiens de langue anglaise et immigrants européens. La ville elle-même date de 1953 et comporte près de 300 maisons, deux églises, deux écoles, un hôtel, une banque, un cinéma et divers magasins. On peut, pour le moment, considérer la ville comme étant simplement un grand «dortoir» pour les employés de la Compagnie, et ne possédant aucune raison d'être par elle-même malgré la présence d'un certain nombre d'établissements qui se sont développés depuis la création de la ville. Son aspect indique ce qu'elle est: une ville d'une seule industrie, semblable à tant d'autres en Amérique du Nord. Seule, la présence de la glace sur les lacs jusqu'en juin et une tempête de neige occasionnelle en été, rappelle que la ville est proche du cercle polaire. La température moyenne pour 1956 a été de 23.9 degrés Fahrenheit. Pendant cette même année, il y eut un total de 204 jours de neige et de pluie, donnant un total de 162.8 pouces de neige et 15.44 pouces de pluie.

Les conditions climatiques sont donc assez difficiles et rendent nécessaire la protection contre le froid. Les maisons sont chauffées presque toute l'année et les vêtements chauds et imperméables sont de rigueur. Le nombre des jours de mauvais temps force les habitants à rester chez eux une grande partie de l'année, en dehors des heures de travail. Comme le remarquait une ménagère: «Non seulement Schefferville est isolée, mais les gens s'isolent eux-mêmes dans leurs maisons».

Ville neuve, en une situation climatique difficile, avec une population hétérogène, Schefferville présente une concordance complète entre sa structure et ses fonctions industrielles actuelles. Dans ce sens, elle n'a pas de passé, mais seulement le passé de ceux qui y habitent. L'analyse des réponses portant sur l'adaptation révèle immédiatement la faiblesse des racines et l'absence d'identification consciente ou inconsciente que l'on trouve dans les communautés de plusieurs générations. L'analyse la plus superficielle des réponses sur l'adaptation montre l'existence de ce que l'on peut appeler une psychose de l'isolement comme caractéristique dominante du processus d'adaptation. Tous les individus interrogés, sans exception, déclarèrent que l'isolement est le plus grand problème de leur vie à Schefferville. Cependant

lorsque ces réponses sont examinées quant au sens que ces personnes donnent au mot «isolement», il semble qu'il se trouve des variantes très importantes sur sa signification.

Cette sensation d'isolement n'est pas simplement un effet de la distance géographique. Quoique Schefferville soit à deux heures d'avion, ou douze heures de train, de Sept-Îles, ce n'est pas la distance mais les difficultés de voyage qui éclairent le sens des plaintes. Pouvoir se déplacer sans restrictions, avoir une entière liberté de mouvement, semblent être une des valeurs les plus appréciées à Schefferville, et le manque de liberté de mouvement est senti comme résultat de l'isolement. Par exemple, quoique Schefferville semble avoir la même moyenne d'automobiles que le reste du Canada — il s'y trouve plus de 200 automobiles privées — les gens se plaignent amèrement de ne pouvoir les utiliser que pour des distances très limitées autour de Schefferville. Il semble que le nombre élevé d'automobiles représente une caractéristique de vie qui serait normale dans les grandes villes du Canada, mais le fait que leur usage est restreint à Schefferville donne à leur propriétaire une psychose d'isolement.

Toutes restrictions sur le déplacement, comme le mauvais temps, le nombre limité de places dans les avions, le fait que le train ne monte à Schefferville que deux fois par semaine, semblent augmenter cette sensation d'isolement. Même les personnes qui n'ont pas consciemment analysé leur sensation parlent de l'émotion qu'elles ressentent lorsqu'elles voient l'avion ou le train partir.

Cette sensation d'isolement, de restriction sur la liberté personnelle, se retrouve dans les réponses sur la fréquence des vacances, le manque de certaines marchandises ou de certains services normalement trouvés dans les villes canadiennes. Non seulement les commentaires sur les limitations qu'impose la Compagnie à la fréquence et à la longueur des vacances, au prix, à la qualité et au choix des marchandises, montrent que l'on se trouve devant une attitude de protestation, mais que le climat psychologique de Schefferville est dominé par un sens de privation. Ceci atteint son maximum dans les réponses au sujet des services médicaux. La peur de ne pouvoir donner à leurs enfants les soins médicaux qui seraient nécessaires en cas d'urgence est une inquiétude

constante des mères. Cet état d'inquiétude se retrouve dans les réponses portant sur d'autres sujets, comme l'éducation des enfants. Quoique Schefferville ait deux écoles, plusieurs parents affirmèrent qu'ils n'avaient pas l'intention de s'établir à Schefferville, mais qu'ils partiraient lorsque leurs enfants seraient d'âge à entrer dans une école secondaire.

L'insécurité est donc un élément important dans la création de la psychose de l'isolement; cela est confirmé par l'examen des autres activités de Schefferville. Le manque de loisirs auxquels ils étaient habitués, la mauvaise réception de Radio-Canada, le retard dans les lettres et les journaux, se combinent pour généraliser cette psychose. Quoiqu'il ne fut pas possible de mesurer les variations entre individus et de constituer une échelle des intensités, il semble que ce sentiment de privation et l'intensité du sentiment d'isolement soient reliés aux expériences de l'individu et à son standard de vie avant de venir à Schefferville. Mais malgré la diversité des facteurs, il n'y a aucun doute que la donnée commune à toutes les réponses est la sensation de restrictions, de privations, de manque, que l'on peut appeler l'obsession de l'isolement.

Il semble aussi que l'intensité de cette mentalité est en relation avec la politique de recrutement de la Compagnie de ne choisir que les meilleurs ouvriers et techniciens. Le haut niveau de qualifications professionnelles de la majorité des individus travaillant à Schefferville la distingue des villes minières traditionnelles, turbulentes et tapageuses. Pour le moment, les conditions de vie à Schefferville ne peuvent satisfaire les besoins d'individus habitués au confort et au haut niveau de vie habituel des techniciens de l'industrie nord-américaine. Cette différence entre le niveau d'expectative et les possibilités de la situation à Schefferville semble être une des causes les plus importantes de cette psychose de l'isolement et du manque d'adaptation.

Cette conclusion peut être examinée d'un autre point de vue. L'adaptation à Schefferville ne dépend pas seulement de la manière dont une personne peut supporter le sentiment de privation. Quoique l'isolement soit le sujet de conversation le plus fréquent, on le trouve presque toujours associé à un autre sujet: les conditions de travail à la Compagnie. Comme la raison principale

pour venir à Schefferville est le gain économique, le manque d'adaptation aux conditions de travail est très souvent le facteur décisif dans la détermination de rester ou partir, et donc du degré d'adaptation à Schefferville. Cette adaptation aux conditions de travail résulte d'une série d'ajustements faits par l'individu. Parmi les plus importants de ces ajustements, se trouve la difficulté de soutenir pour de longues périodes le travail demandé. La durée moyenne d'une journée de travail était, au moment de la recherche, de dix heures, et la majorité des ouvriers interrogés signalaient que peu d'entre eux pouvaient faire dix heures de travail par jour pendant la période des grands froids sans ressentir une grande fatigue. L'effet cumulatif des journées de travail de 10 heures, six jours par semaine, pendant plusieurs mois, engendre un état de fatigue physique chronique. La fatigue physique est pour les ouvriers un des phénomènes les plus importants pour leur adaptation. Elle explique leur apathie générale aux activités après leurs heures de travail, le peu de développement des loisirs en dehors des parties de cartes ou des soirées passées à boire. L'occupation préférée des ouvriers dans les dortoirs est de rester couchés sur leur lit pendant les heures de repos. Un ouvrier fit la remarque qu'après plusieurs mois de travail pendant la période des grands froids, il ne se sentait plus «qu'à moitié réveillé».

L'état de fatigue physique parmi les ouvriers, et la psychose de l'isolement, sont peut-être les causes directes de la fréquence des dépressions mentales parmi les ouvriers. Selon les informations obtenues, il n'y a aucun doute que beaucoup d'ouvriers ont souffert pendant leur période d'adaptation, de ces dépressions mentales. Un prétendu cas de suicide fut rapporté à l'auteur pendant la période de la recherche. Quoique cette tentative de suicide n'ait pu être confirmée et fut peut-être simplement une rumeur, il n'y a aucun doute que plusieurs ouvriers dans les dortoirs souffrent de malaises psychiques. Il était communément admis parmi eux que de vivre pour plus d'une année dans les dortoirs de la Compagnie transformait leur mentalité. Comme l'un d'eux le remarquait: «On en arrive à battre quelqu'un à coups de poings pour rien du tout».

En général, vu le nombre d'individus à Schefferville et l'état de tension latente parmi eux, il y a peu d'incidents d'une impor-

tance majeure. Cela peut être attribué en partie au fait que les employés ont été soigneusement choisis et représentent un niveau élevé de qualités personnelles. De plus, le renouvellement du personnel — plus d'ouvriers ont quitté l'emploi de la Compagnie en 1956 qu'il n'en est entré, et il est dit que plus de 5,000 ouvriers sont venus et repartis de Schefferville en moins de cinq ans — constitue la soupape de sûreté, par laquelle la situation présente peut continuer sans explosions. Comme conclusion à cet examen du processus d'adaptation, il semble que la majorité des personnes venant à Schefferville ne s'adaptent pas et partent après une période plus ou moins longue, mais généralement en moins d'une année.

* * *

Les valeurs communautaires de Schefferville peuvent être examinées selon plusieurs points de vue. Premièrement, selon la dichotomie domiciliaire des dortoirs et de la ville. Deuxièmement, selon les dimensions politiques, économiques et religieuses de l'organisation sociale.

L'analyse des réponses données par les employés de la Compagnie, dans les dortoirs, diffère sensiblement de celle des employés habitant avec leur famille dans les maisons de la Compagnie, par le très fort degré de non-identification avec les problèmes de la communauté. Non seulement le nombre de réponses négatives était beaucoup plus élevé, mais toutes celles concernant la durée de leur séjour étaient sujettes à beaucoup plus de réserves.

Il semble que le fait d'avoir sa famille avec soi est l'élément stabilisateur le plus important. Les membres des dix familles qui furent étudiées avaient en moyenne une période beaucoup plus longue de séjour à Schefferville que les habitants des dortoirs. Mais il s'agit ici de degrés de variation. Sept des dix femmes mariées qu'on a interrogées se plainquirent que Schefferville manquait des choses auxquelles elles étaient habituées. L'une d'entre elles fit la remarque que Schefferville «n'était que de peu différente d'un camp minier».

Ce manque d'identification se retrouve dans les réponses portant sur la vie politique. Schefferville est une municipalité constituée en vertu de la loi des villes minières de notre Province.

Son conseil municipal est nommé par le Lieutenant-Gouverneur pour une période de cinq ans. Il est généralement admis par les habitants que ces personnes sont nommées suivant les recommandations de la Compagnie. C'est la Compagnie, selon l'opinion des individus interrogés, qui détient le pouvoir politique. Elle est non seulement l'employeur le plus important, mais le premier propriétaire et le premier contribuable de Schefferville. Les relations entre le conseil municipal et la Compagnie sont si complexes qu'il n'est pas possible de dire où les pouvoirs de la Compagnie finissent. Un des résultats de la prééminence de la Compagnie est que le conseil est considéré comme une extension administrative de la Compagnie. L'adjectif «paternaliste» est fréquemment utilisé et presque toujours dans un sens péjoratif. Les notions politiques que les individus interrogés possèdent, leur servent de critères pour critiquer les actes de la Compagnie, que certains appellent arbitraires. Ces notions sont non seulement en conflit avec le paternalisme pratiqué par la Compagnie, mais deviennent souvent un obstacle à la formation d'une communauté. Le paternalisme a le double effet de ne pas permettre la participation à la vie politique et de créer une sensation de contrainte et de peur de se trouver en conflit avec la Compagnie sur des questions de politique municipale. Comme le remarquait un des employés: «le plus sûr moyen de partir de Schefferville est de critiquer publiquement les interventions de la Compagnie dans les affaires du Conseil».

Le manque d'identification avec Schefferville comme communauté politique est doublé d'un manque d'identification avec la Compagnie comme employeur. Quoique plusieurs employés, notamment ceux qui jouissent de postes importants, considèrent qu'ils font carrière avec la Compagnie, aucun des ouvriers interrogés avait ce que l'on pourrait appeler un état d'identification avec elle. Vingt-deux des cinquante individus interrogés formellement, non seulement ne resentaient aucune identification avec la Compagnie, mais possédaient une attitude de ressentiment contre elle. Parmi ceux-ci se trouvaient trois contremaîtres.

Quoiqu'il soit difficile de mesurer les causes exactes du manque d'identification et du ressentiment envers la Compagnie, les réponses obtenues soulignent que la relation purement économi-

que entre employeur et employés charge la Compagnie de l'état de tension qui existe à Schefferville. Dans beaucoup de cas, la Compagnie devient le bouc émissaire pour des problèmes dont elle n'a aucun contrôle.

Au contraire, le syndicat de la Compagnie est une source de valeurs intégrantes très importante. Jusqu'en 1956, l'Association des Mineurs de Schefferville avait peu d'importance et ne dépassait pas 300 membres. Depuis lors, des contacts ont été établis avec le Congrès Canadien du Travail et un organisateur a été nommé. Durant la période à l'étude, ce syndicat avait plus de 1,000 membres et était très actif.

Trente-cinq ouvriers interrogés, qui étaient aussi membres du syndicat, étaient unanimes à dire que leur appartenance au syndicat n'était pas due à des raisons purement économiques. La plupart étaient satisfaits de leur salaire et considéraient le syndicat plutôt comme une sorte d'assurance. L'influence du syndicat parmi les ouvriers, au moment de la recherche, semblait dériver beaucoup plus de sa position comme forme d'intégration. Les réponses obtenues précisent que le syndicat «est quelque chose à nous; un endroit où l'on peut aller en cas de trouble; où quelqu'un vous écoute; etc. . .» Beaucoup d'ouvriers disent le contraste entre la manière d'agir envers eux des employés de la Compagnie en position d'autorité, et celle des officiers du syndicat. Ce sentiment est bien exprimé dans la remarque suivante que fit l'un des ouvriers: «même s'ils ne peuvent rien faire, ils vous écoutent jusqu'au bout».

Comme le syndicat, les églises de Schefferville sont aussi des foyers d'intégration. Mais la différence est très grande entre la petite église protestante qui n'a fini que son sous-sol, et l'église cathédrale catholique, qui est la construction la plus importante de Schefferville. Les catholiques forment un groupe beaucoup plus intégré que les protestants, et ils attachent une importance beaucoup plus grande aux activités paroissiales que les protestants. De plus, le fait que Schefferville soit dans la province de Québec et soit de majorité canadienne-française, a une importance décisive. Non seulement les Canadiens-Français sont en majorité dans le syndicat et de fait, le dominant, mais ils forment la majorité des catholiques. Les liens traditionnels qui unissent la famille,

l'école et la paroisse, en même temps que les nouveaux liens développés sous l'influence du catholicisme social, font que les Canadiens-Français forment le seul groupe à Schefferville ayant des valeurs communautaires explicites et un sens de son existence comme groupe. On peut suggérer que c'est l'existence du groupe canadien-français qui donne une certaine qualité de valeurs communautaires à Schefferville et que sans leur présence comme groupe dominant, Schefferville ne serait qu'un agrégat social sans éléments stables.

* * *

De notre présentation des valeurs communautaires, on peut facilement déduire que Schefferville est une communauté fortement segmentée. Les valeurs communautaires regroupent les individus en des ensembles sociaux différents et souvent opposés. Donc, malgré le fait que la majorité des habitants soient Canadiens, et la plus grande partie, Canadiens-Français, Schefferville est fractionnée. Non seulement il se trouve une pluralité de groupes formés par la distribution écologique entre les dortoirs et la ville, mais les différences ethniques, linguistiques, religieuses, économiques, recoupent les groupes en subdivisions. Il ne serait pas utile ici de faire la liste complète des groupes et de les classer en fonction d'une typologie. Il suffira ici de rappeler que chaque groupe représente une série de valeurs distinctes, souvent en opposition, mais aussi, quelquefois unies par des intérêts communs.

Par exemple, tous les employés qui furent questionnés avaient la sensation très nette que la Compagnie était «anglaise». Un examen des implications de cet adjectif révèle que la structure administrative de la Compagnie est aussi une structure ethnique, dans laquelle les Indiens Montagnais-Naskapi, les émigrés européens, les Canadiens-Français, forment la proportion la plus grande des positions inférieures, tandis que les positions supérieures étaient tenues par des personnes qui étaient en majorité d'origine ou de langue anglaises.

Dans cette pyramide ethnique, qui représente aussi une pyramide socio-économique, se trouvent des problèmes intéressants pour la compréhension du problème de l'intégration sociale à

Schefferville. Par exemple, étant donné leur nombre, les Allemands disposent d'un pourcentage très élevé de postes de contre-mâtres. On rencontre des antagonismes ethniques très complexes entre immigrés Allemands, Italiens, Portugais, Français, etc. . . , tandis que les immigrés anglais sont classés à part. Ainsi, quoique les autres soient ordinairement appelés les «DP», ce terme n'est pratiquement jamais utilisé pour les Anglais. Une autre différence ethnique très intéressante existe, qui sépare tous les Canadiens des immigrés. Dans un cas étudié, un Canadien-Français refusa de travailler sous un contre-mâitre français, préférant un contre-mâitre Canadien-Anglais. Ce sont les Canadiens français et anglais qui, ordinairement, utilisent l'adjectif «DP» pour se différencier des immigrés.

L'existence de tensions entre les divers groupes ethniques est reconnue par toutes les personnes interrogées. Les modes de différenciation vont d'une simple attitude négative, comme s'asseoir en groupes séparés à l'heure des repas, à l'extrême antagonisme, comme lorsqu'un immigré attaqua un contre-mâitre parce que ce dernier l'avait appelé «un sale DP».

La source de tension la plus importante est celle qui existe entre les Canadiens-Français et les personnes d'origine anglaise. La raison principale du conflit tire son origine du fait que la Compagnie est contrôlée par des personnes de langue anglaise, qui possèdent les positions les plus importantes et qui contrôlent la vie économique et politique de Schefferville, tandis que les Canadiens-Français, qui forment la majorité numérique, contrôlent l'organisation syndicale et le groupe catholique. L'irréductibilité de cette tension est admise par un grand nombre de personnes, autant canadiennes-françaises que canadiennes-anglaises. De plus, les Canadiens-Français ont développé un grand nombre de leurs caractéristiques culturelles propres qui ont souvent une base nationaliste. Ils possèdent leur organisation paroissiale, leur système d'éducation, et l'on retrouve parmi eux d'autres caractéristiques comme l'importance de la famille et de la parenté. Dans un des cas étudiés, un Canadien-Français précisa qu'il y avait 14 personnes de sa parenté à Schefferville et que c'était la présence de ce groupe qui lui faisait sentir qu'il était «chez lui» à Schefferville.

Un grand nombre de Canadiens-Français rapportent aussi des actes de discrimination envers eux, qu'ils attribuent à leur origine ethnique. Cette sensation de discrimination est si forte qu'un de ces individus fit la remarque «que les Canadiens-Français doivent être deux fois meilleurs que les Canadiens-Anglais pour avoir la même position». Cette discrimination est aussi citée comme la preuve que la Compagnie accepte de faire une pratique de la discrimination anti-canadienne-française.

Il semble donc que les Canadiens-Français, quoiqu'ils forment l'élément le plus stable de Schefferville, et celui qui a la structure de groupe la plus solide, restent en état de tension et de conflit en raison de leur position minoritaire. On peut même signaler certains aspects de la situation à Schefferville qui montrent la permanence de l'état de conflit et de tension. Premièrement, il n'existe pas à Schefferville un ensemble de normes acceptées et appliquées par tous. On trouve des recoupements de normes, mais ni du point de vue langage, religion, vie économique, ni de celui de l'acceptation de la vie communautaire, on ne trouve de sentiment ou d'effort commun destiné à réduire les zones de frictions et de conflits. La tendance vers laquelle l'organisation sociale penche, n'est donc pas l'anomie, comme on pourrait le supposer, mais l'institutionnalisation du conflit anglais-français sous sa forme économique, culturelle et religieuse, comme elle existe dans le reste de la province de Québec.

Mais, malgré l'existence de cet état de tension et de conflit, et de leur statut minoritaire, ce sont les Canadiens-Français, en général, qui montrent le plus d'optimisme sur l'avenir de Schefferville. Parmi les ouvriers, ce sont les Canadiens-Français qui ont, malgré leur antagonisme envers les «boss» anglais, un sens de l'avenir, à un degré inconnu parmi les autres groupes ethniques. Par exemple, ce sont les ouvriers canadiens-français qui montrent le plus d'intérêt à avoir leur famille avec eux à Schefferville. C'était un jeune ingénieur canadien-français qui fit la remarque «qu'il était venu travailler à Schefferville non seulement parce qu'on lui offrait une bonne position, mais aussi parce qu'il considérait que c'était son devoir de voir à ce que le Nouveau-Québec soit développé par et pour les Canadiens-Français». La différence essentielle qui existe entre les Canadiens-Français et les membres

des autres groupes ethniques est peut-être simplement due au fait qu'ils sont «chez eux», comme l'un d'eux en faisait la remarque, et donc qu'ils ont moins à souffrir d'un sens de dépaysement.

* * *

En prenant comme hypothèse de recherche la localisation des faits qui pourraient réfuter la proposition que l'industrialisation a pour corollaire la désintégration de la société dans laquelle elle se développe, nous avons actuellement démontré que des processus de désintégration et d'intégration existent les uns à côté des autres dans Schefferville. D'un côté, il existe un manque d'adaptation, une psychose de l'isolement, une faiblesse des valeurs communautaires, et des lignes de segmentation dues à des zones de tensions et de conflits. D'un autre côté, nous avons trouvé des foyers d'intégration, tel que le syndicat, la religion, la famille, la conscience d'appartenance à un groupe ethnique, le nationalisme canadien-français, etc. . .

Sommairement présentée, il apparaît que l'industrialisation de Schefferville repose le problème de l'interprétation traditionnelle du concept de l'industrialisation comme cause de «désintégration». Je crois que l'on peut généraliser le résultat de notre analyse et que d'une façon générale il apparaît de l'étude de Schefferville que la théorie de la désintégration par l'industrialisation n'est qu'un aspect de son processus. Elle résulterait de la croyance erronée que la désintégration est l'unique corollaire de l'industrialisation.

Notre proposition peut être formulée dans un autre sens. Nous retrouvons dans notre étude ce que Touraine a trouvé dans les usines Renault de Paris: «qu'un système de travail, parce qu'il est technique, est entièrement social». Le travail à Schefferville possède pour ses habitants un sens, une valeur, qui dépendent non seulement de l'organisation sociale existante, mais des valeurs qui forment le niveau d'expectative de chaque individu. Nous sommes donc en présence non plus d'un seul groupe de facteurs, que l'on pourrait appeler les aspects technico-professionnels de l'industrialisation, comme les inventions techniques, la division du travail, etc. . ., mais de trois catégories de

variables: les variables technico-professionnelles, les variables dont l'origine dérive de l'organisation sociale et les variables dont l'origine peut être localisée dans les systèmes de valeurs. Toutes ces variables forment ensemble ce que l'on peut appeler le phénomène d'industrialisation de Schefferville. Certaines de ces variables sont en corrélation directe, comme la longueur des heures de travail, la fatigue physique, les difficultés d'adaptation, les dépressions psychiques, le sens d'isolement. D'autres variables ne sont pas en corrélation constante avec celles-ci, comme l'organisation paroissiale, l'esprit familial, le nationalisme, le sentiment religieux, etc. . .

Je maintiens, comme proposition de base à une étude scientifique de l'industrialisation, que le mot industrialisation a plus d'une seule sémantique et syntaxe. Selon notre conclusion, il y aurait autant de possibilités aux effets de l'industrialisation qu'il y a de combinaisons possibles entre toutes les variables. Jusqu'à présent, je ne connais aucune étude qui a entrepris la classification des possibilités de variantes entre tous les facteurs composant le processus de l'industrialisation. Je crois que l'on peut déjà entrevoir des situations dans lesquelles les variables prenant leurs origines des valeurs, ou de l'organisation sociale, maintiendraient une intégration à la société, qui démentirait l'hypothèse que la désintégration est un produit inévitable de l'industrialisation. Nous pouvons déjà dire, de l'exemple de Schefferville, que l'industrialisation du Nord-Canadien résulte en une situation qualitativement différente de celle des pays sous-développés. On peut même dire que l'étude que nous avons faite est celle d'un déplacement géographique de la vie sociale canadienne plutôt que d'une transformation sociale. L'industrialisation du Nouveau-Québec, comme expression grammaticale, ne semble être qu'une variante de ce qui existe dans les autres endroits de la province de Québec.

Nous atteignons aussi par cette recherche un autre résultat. Il a été démontré que dans la situation de Schefferville, tous les groupes sociaux ne réagissent pas de la même manière à l'industrialisation. Les Canadiens-Français restent, malgré toutes les difficultés, le groupe le plus intégré, grâce à l'importance qu'ils attachent à leurs valeurs traditionnelles. Cette conclusion est diffé-

rente de celle que certains sociologues ont avancée. Leur théorie est que: «les institutions traditionnelles du Québec traversent des crises provoquées par la présence des institutions de l'industrialisme et du capitalisme extrême¹». Que la culture canadienne-française connaisse des difficultés à Schefferville, notre description ne le met pas en doute. Mais cette même description montre qu'elle est bien loin d'être en état de crise. Il est en dehors de cette étude de démontrer les raisons pour lesquelles, même dans la situation difficile de Schefferville, la religion, la langue, une conception définie de la famille, le nationalisme, etc. . . , demeurent et permettent l'existence d'un groupe canadien-français relativement intégré et distinct

La recherche atteint aussi deux résultats. Premièrement, que l'on doit concevoir le processus d'industrialisation comme ayant un grand nombre de résultats, qui peuvent être qualitativement opposés. Deuxièmement, que pour développer le Nouveau-Québec, il ne suffit pas de construire des villes, des routes, des chemins de fer. On doit tenir compte aussi des caractéristiques sociales et culturelles des Canadiens-Français. Ce sont eux, si le cas de Schefferville est une base pour une généralisation, qui formeront l'élément stable des nouvelles communautés qui grandissent dans le nord de leur Province.

Philippe GARIGUE,
doyen de la faculté des sciences sociales (Montréal).

1. E. C. Hugues, *Rencontre de deux mondes*, Montréal, 1944, p. 13.